

comme l'a dit notre illustre chef, Bonchamps, les guerres civiles n'en donnent point. Je tremble pour l'avenir. Que va devenir la France! Toute l'Europe s'acharne contre elle et je ne vois qu'un homme capable de la sauver : c'est le général Bonaparte. Lui seul me semble avoir le génie nécessaire pour lutter contre la tempête déchaînée sur notre malheureux pays. Si je n'étais tenu par mon serment, je courrais me mettre sous ses ordres pour repousser ceux qui, sous prétexte de secourir la cause des Bourbons, veulent écraser la France. Quant au parti royaliste, il ne va pas tarder à être complètement anéanti. Déjà plusieurs de nos chefs ont mis bas les armes. N'importe! j'ai juré de m'y dévouer et je le ferai; je donnerai au roi jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Si vous me survivez, je vous recommande ma pauvre femme et mes deux enfants, ces chers jumeaux qui vont devenir orphelins.

« LOUIS-ANTOINE,  
comte d'ALBAS. »

— De qui tenez-vous cette lettre? demanda l'Empereur.

— Elle se trouvait avec des documents que j'ai apportés à Paris quand j'ai quitté mon emploi d'archiviste de Nantes, pour venir prendre ici celui que Votre Majesté a bien voulu me confier.

— Ainsi, reprit l'Empereur avec une expression de vive satisfaction sur la figure, le comte d'Albas avait compris que, seul, je pouvais sauver la France! Sans s'en douter, il a légué ses bonnes dispositions pour moi à son fils. Mais, ajouta-t-il, cette lettre parle de deux enfants; qu'est devenu l'autre?

— Je ne sais pas, Sire.

— Était-ce un garçon ou une fille?

— Je n'en sais rien non plus.

— Il faut tâcher de le découvrir. C'est une tâche pour vous, Morangis. Vous qui savez si bien déterrer les vieux écrits, les vieux actes, vous devez réussir à trouver cet enfant. Maintenant que je sais ce que leur père pensait de moi, ajouta-t-il en riant, je m'intéresse encore plus à ces orphelins et...

En ce moment, le premier page, Montbrun, entra dans le cabinet et présenta à l'Empereur, sur un plateau, un papier plié.